

Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen
Herausgeber: Bund Schweizer Architekten
Band: 73 (1986)
Heft: 5: Mai 86 : Frühlingsszenen in der französischen Schweiz = Scènes printanières en Suisse française = Spring scenes in the french-speaking part of Switzerland

Artikel: Plädoyer für eine Erneuerung : ...und ein Gespräch über die Situation der Architekten = ...et un entretien sur la situation des architectes
Autor: Gubler, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-55468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Plädoyer für eine Erneuerung

... und ein Gespräch über die Situation der Architekten

Die während der Schuljahre erworbene Bildung (die Anfangsgründe des Handwerks), die Notwendigkeit, sich ausserhalb des Landes weiterzubilden (die planetarische Kultur), um dann innerhalb dessen arbeiten zu können (die regionale Kultur), die Bezüge der Kontinuität oder des Bruches zwischen der alten und der neuen Generation (die kulturelle Identität), der Einsatz bei der Projektarbeit (der Ort der Erforschung) und die Schwierigkeit, aus dem eigenen eingeschränkten örtlichen Kontext herauszukommen (die Randsituation) bilden einige der Themen, die während des Gesprächs zwischen drei jungen Architekten behandelt wurden: Ines Lamunière, Laurent Chenu, Marc Collomb und Jacques Gubler mit Paolo Fumagalli.

... et un entretien sur la situation des architectes

La formation reçue durant les années d'études (les rudiments du métier), la nécessité, pour apprendre, de quitter son propre pays (culture planétaire) afin de pouvoir, par la suite, mieux y revenir travailler (la culture régionale), les rapports de continuité ou de rupture entre ancienne et nouvelle génération (identité culturelle), l'engagement mis dans le projet (lieu de l'expérience) et la difficulté de sortir de son propre contexte local forcément limité (la marginalité), sont quelques-uns des thèmes de discussion abordés avec trois jeunes architectes: Ines Lamunière, Laurent Chenu, Marc Collomb face à Jacques Gubler et Paolo Fumagalli.

... and a Discussion About the Situation of architects

The training acquired while studying (the basis for the craft), the necessity to engage in further training abroad (the planetary culture) in order to be able to work within one's own country (the regional culture), the relations of continuity or rupture between the older and the younger generations (cultural identity), involvement in the specific project (the locus of exploration) and the difficulty of disentangling oneself from one's own restricted local context (the peripheral situation) are some of the themes that were dealt with during an exchange of ideas between three young architects: Ines Lamunière, Laurent Chenu, Marc Collomb and Jacques Gubler, and Paolo Fumagalli.

Pour Alberto Sartoris

Préambule

A la fois partiel et partial, ce cahier de «*Werk, Bauen+Wohnen*» expose des préférences. Hilberseimer et Sartoris nous ont appris cette manière de «polémique iconographique». Nous aurions souhaité étendre le choix, montrer le travail d'autres architectes, construire un numéro double dont les matériaux existent déjà. Nous avons écarté les amis trop proches. Il reste que ce cahier propose le constat intuitif d'un «nouveau moment architectural» en Suisse française. La presse locale, spécialisée ou quotidienne, a déjà publié 60% des exemples retenus ici. Leur regroupement ne s'interprète pas comme un palmarès, mais comme la recherche d'interlocuteurs en Suisse allemande et en Allemagne où le mot d'ordre, *bauen heute*, alimente les débats actuels.

Le printemps après l'hiver

La restructuration de l'industrie du bâtiment, la «reprise de conjoncture», la pression de la spéculation foncière, observables en Suisse française dans la première moitié des années 1980, ne sauraient expliquer automatiquement l'émergence d'une architecture dont la qualité ne s'identifie plus exclusivement aux beautés de la finition et du finissage. La «désindustrialisation» du Jura vaudois et neuchâtelois, la crise du logement, intense à Genève et à Lausanne, questionnent la production architecturale autant que cette insertion possible dans le marché d'œuvres dessinées et construites en dehors des «grands bureaux» installés, de leurs certitudes et parfois de leur «artillerie lourde».

Si renouveau il y a, encore s'agit-il de le décrire. La no-

tion de «nouvelle génération», dont George Kubler a montré le flou historiographique, est ici inadéquate. Dans l'architecture de la société industrielle, la notion de génération renvoie au phénomène de continuité «dynastique». Pour quelques Saariens, Moser, Tschumi, combien de Dupond et Dupont? Si les filles et fils d'architectes bénéficient d'un avantage corporatif indéniable, il ne s'ensuit pas forcément des résultats notables. L'accès à la commande architecturale dans une économie de libre entreprise emprunte des chemins difficiles. Le «droit à la première œuvre», proposé à la méditation publique dès les années 1981-1982, notamment en France, heurte les habitudes de la profession. Il semble toutefois qu'aujourd'hui, les jeunes lauréates et lauréats des écoles de Lausanne et de Genève rencontrent une situation économique autorisant l'ouverture de petits «ateliers» où deux ou trois personnes, mettant en commun sphère privée, travail et identité professionnelle, accèdent progressivement à la pratique architecturale.

La métaphore du printemps signifie la fin d'une saison stérile. Il est probable que la décennie inscrite entre les dates 1970 et 1980 marquera, dans l'architecture de la Suisse française, une «traversée du désert», une «crise de médiocrité», que le «recul de l'histoire» interrogera avec étonnement. A elle seule la «crise du pétrole» ne parviendra pas à expliquer le phénomène, les «oasis de prospérité», telles Montreux ou Crans-Montana, obtenant facilement l'oscar de la trivialité. On se demandera pourquoi telle multinationale ou telle banque, mécènes de l'avant-garde picturale, ont choisi de bâtir des sièges administratifs dont le chic et le poncif dissimulent à peine la pauvreté architecturale; pourquoi les grands projets commerciaux dans les centres urbains, avalisés par les municipa-

Für Alberto Sartoris

Präambel

Auf zugleich partielle und parteiische Weise macht diese Ausgabe von «w b+w» Präferenzen sichtbar. Hilbersheimer und Sartoris haben uns diese Art von «ikonographischer Polemik» beigebracht. Wir hätten uns gewünscht, die Auswahl auszudehnen, die Arbeit von anderen Architekten zu zeigen, eine doppelte Ausgabe zu publizieren, für die das Material bereits existiert. Wir haben enge Freunde ausgeschlossen. Was bleibt, ist, dass dieses Heft die intuitive Feststellung eines «neuen architektonischen Moments» in der französischen Schweiz unterbreitet. Die lokale Presse, Fach- oder Tageszeitung, hat 60% der hier festgehaltenen Beispiele bereits veröffentlicht. Ihre Zusammenstellung soll nicht als Siegerliste verstanden werden, sondern als die Suche nach Gesprächspartnern in der deutschen Schweiz und in Deutschland, wo die Parole *bauen heute* die gegenwärtigen Diskussionen nährt.

Der Frühling nach dem Winter

Mit der Neustrukturierung der Bauindustrie, dem «Konjunkturaufschwung», dem Druck der Bodenspekulation – in der französischen Schweiz in der ersten Hälfte der 80er Jahre zu beobachten – ist nicht automatisch das Zutreten einer Architektur zu erklären, deren Qualität sich nicht mehr ausschliesslich mit der Schönheit der Vollendung und der Ausarbeitung identifiziert. Die «Entindustrialisierung» des Juras im Kanton Waadt und in der Gegend von Neuenburg sowie die Wohnungsnot (vor allem in Genf und Lausanne) stellen Fragen an das architektonische Schaffen, ebenso wie dieses mögliche Auf-den-Markt-Werfen von entworfenen und gebauten Werken ausserhalb der etablierten «grossen Büros», ihrer Sicherheiten und ihrer manchmal «schweren Geschütze».

Wenn es eine Erneuerung gibt, muss sie erst einmal beschrieben werden. Der Begriff der «neuen Generation», dessen Verschwommenheit für die Geschichtsschreibung George Kubler aufgezeigt hat, ist hier inadäquat. In der Architektur der Industriegesellschaft verweist der Begriff der Generation auf das Phänomen der «dynastischen» Kontinuität. Für einige Saarinsens, Mosers, Tschumis, wie viele Müllers und Meiers? Wenn die Söhne und Töchter von Architekten Nutzen ziehen aus einem nicht zu leugnenden ständischen Vorteil, so entstehen daraus nicht unbedingt bemerkenswerte Ergebnisse. In einer Wirtschaft des freien Unternehmertums verläuft das Erlangen eines Architekturauftrags über schwierige Wege. Das «Recht auf ein erstes Werk» – seit den Jahren 1981/82 vor allem in Frankreich zur öffentlichen Diskussion gestellt – verletzt die Gebräuche des Berufsstandes. Es scheint aber heute dennoch so, dass die jungen Preisträger und -trägerinnen der Schulen von Lausanne und Genf, eine wirtschaftliche Situation antreffend, die ihnen die Eröffnung kleiner «Büros» zu zweit oder zu dritt erlaubt, in denen Privatsphäre, Arbeit und berufliche Identität zusammengelegt werden, zunehmend in das architektonische Geschehen eingreifen.

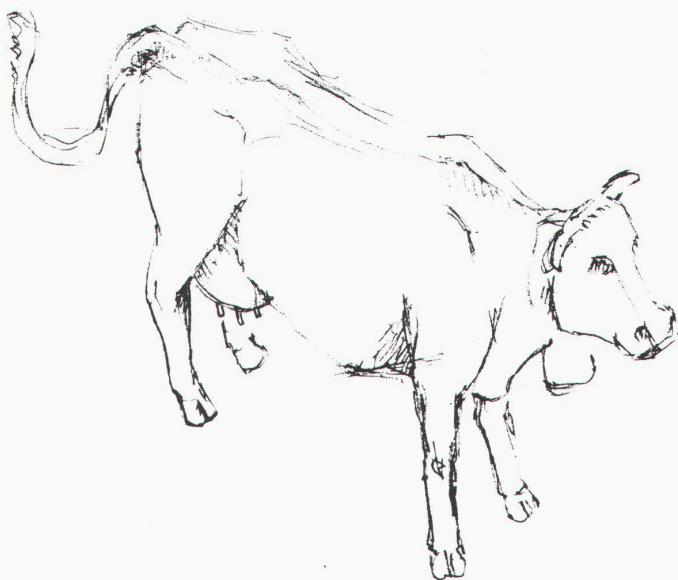
Die Metapher vom Frühling bedeutet das Ende einer unfruchtbaren Zeit. Es ist wahrscheinlich, dass das Jahrzehnt zwi-

schen 1970 und 1980 in der Architektur der französischen Schweiz als «ein Durchschreiten der Wüste», eine «Krise der Mittelmässigkeit» angesehen werden wird, das der Rückgang der Geschichte mit Erstaunen prüfen wird. Die «Ölkrise» allein wird nicht ausreichen, das Phänomen der «Oasen der Fruchtbarkeit» zu erklären, wie Montreux oder Crans-Montana, denen man leicht einen Oskar für Trivialität verleihen könnte. Man wird sich fragen, warum ein multinationaler Konzern oder jene Bank, Mäzene avantgardistischer Maler, Verwaltungssitze bauen liess, deren Chic und Abklatsch die architektonische Armut kaum verschleiern, warum die grossen Kaufhäuser in den Stadtzentren, hingenommen von den Stadtverwaltungen, mit der Geschichte und der Stadt tabula rasa machten, warum die Architektur öffentlicher Bauten nicht so gestaltet wurde, dass man sie von der üblichen Produktion hätte unterscheiden können. Selbst in Genf, wo die architektonische Formsprache am abwechslungsreichsten war, überragten die in den 70er Jahren entstandenen «Collagen» nur selten die allerersten Anfänge oder die kühnen demagogischen Aussagen. Im Kanton Waadt jedoch schien die Schwelle der architektonischen Armut am niedrigsten zu sein, trotz seiner geographisch zentralen Lage und der Bedeutung der polytechnischen Stadt Lausanne für den Berufsstand.

Man wird eine herrschende Diskussion in Frage stellen müssen, in der Schlagwörter, bar jeglichen theoretischen Kontextes, wie «Integration», «Schlichtheit», «Anpassung an die Landschaft» es erlaubten, vielerlei zu rechtfertigen: Glasflächen vor oder hinter der Konstruktion (Bäume spiegeln sich darin), Dachstühle und Bedachungen jeglicher Art (einschliesslich des flachen und städtisch nichtssagenden Dachs), die schwerfällige Fertigbauweise kleiner Kioske, die «Renovierungen» mittels Presslufthammer und vor allem diese Vorliebe für die in Einheiten mittlerer Grösse aufgegliederten Programme, halbherzig auf «Tortenstücke» geplant, schliesslich die Schaffung von Fussgängerzonen mit gleichzeitiger Verbannung der Autos unter die Erde, diesem verhängnisvollen Zweigespinn der Städte. Es wäre falsch, diese Situation darzustellen als das Ergebnis einer fortschrittsfeindlichen Baupolizei, angewandt, um der Architekten «Ausdrucksfreiheit» zu brechen. Zurückgehend auf die ursprüngliche Bedeutung der kommunalen Gesetzgebungen (Feuerpolizei, in ihrer ideologisch konservativen Vorstellung) war es möglich, sie so zu interpretieren, dass sie manipulierbar wurden, zum Beispiel in Bern, Basel und vor allem im Tessin. Man muss zugeben, dass in der französischen Schweiz die ländliche Kultur das «laissez faire» verstärkte und die grossen Büros, von nicht zu unterschätzenden wirtschaftlichen Schwierigkeiten betroffen, begünstigte. Da der Bau eines Projekts mittlerer Grösse oft über zehn Jahre dauerte, wurden gewisse Agenturen aufgrund ihrer Fähigkeit, Geld einzutreiben und Rückschläge zu verkraften, vorgezogen, wobei der Kunde Liston gegen Ali wettete.

Was tun die Schulen?

Die erste Architekturschule ist in Lausanne, und sie ist verbunden mit dem Eidgenössischen Polytechnikum. Die zwei-



1

lités, faisaient table rase de l'histoire et de la ville; pourquoi l'architecture publique n'obtenait pas des résultats qui l'auraient distinguée de la production courante. Même à Genève, là où le langage architectural était le plus diversifié, les «collages» mis en place dans les années 1970 ne dépassaient que rarement le balbutiement ou les énoncés courageusement démagogiques. Mais c'était dans le canton de Vaud que le seuil de la pauvreté architecturale semblait au plus bas, en raison inverse de la centralité géographique et de l'importance corporative de Lausanne, ville polytechnicienne.

Il faudra mettre en cause un discours dominant où des slogans déconnectés de tout contexte théorique, tels «intégration», «modestie», «respect du paysage», permettaient de justifier beaucoup de choses: le pan de verre devant ou derrière la structure (les arbres se peignent dedans), charpentes et toitures de tout acabit (y compris le toit plat comme vide urbain), la préfabrication lourde des petits édifices, les «rénovations» au marteau piqueur, et surtout cette préférence pour les programmes décomposés en unités de taille moyenne, mollement posées sur des «galettes», enfin la «piétonisation» alliée au camouflage souterrain de la voiture, tandem insidieux grand aveur de villes. Il serait erroné de présenter cette situation comme le résultat d'une police des constructions rétrograde, appliquée à casser la «liberté d'expression» des architectes. Ce fut en retournant à la signification première des règlements communaux (police du feu, idéologie conservatrice de l'image) qu'il fut possible de les interpréter pour les manipuler, par exemple à Berne, Bâle, et surtout dans le Tessin. Il faut bien admettre qu'en Suisse française, le discours bucolique fortifiait le laisser-faire et avantageait les grands bureaux, touchés par des difficultés économiques non négligeables. Parce qu'il fallait souvent dix ans pour construire un projet de moyenne envergure, certaines agences obtenaient la préférence en raison de leur capacité à encaisser et à subir les coups, le client pariant Liston contre Ali.

Que font les écoles?

La première école d'architecture est à Lausanne et se rattache à l'Ecole polytechnique fédérale. La deuxième est à Genève et se rattache à l'Université. Deux institutions remarquables dont on pourra se demander si elles portent une part de

responsabilité dans cette «traversée du désert». La question invite à regarder le moment historique, aujourd'hui désigné par le phonème «Mai 68». Presque immédiatement et assez provincialement à Genève, le Mai parisien de l'Ecole des Beaux-Arts et de la Sorbonne installait au sein de l'école la rhétorique romantique de la révolution, dont le résultat premier fut l'enterrement du dessin d'architecture, identifié à la permanence du fascisme et du capitalisme. Alors qu'à Milan et à Venise, le contre-projet révolutionnaire s'exprimait aussi en images architecturales, le tabou prononcé en Allemagne et en France contre l'architecture interdisait la perspective, fût-elle axonométrique.

Qu'en était-il à Lausanne? Plus «gâtés» par le milieu et l'infrastructure académiques, les étudiants et quelques rares étudiantes attendirent l'année académique 1969-1970 pour questionner la directivité des études, la mauvaise humeur prévalant sur l'argumentation dialectique. Il n'en fallut pas plus aux corporations d'architectes pour questionner à leur tour la légitimité de l'école. Conclusion: à Genève et à Lausanne en 1970, les syndicats patronaux du bâtiment voyaient en l'école d'architecture une ennemie directe. Quelle que soit ensuite l'histoire parallèle des deux institutions, on pourra admettre que le «désert» des années 1970 sera traversé par le durcissement de corporations qui refusent la critique et par une certaine démission de l'école à se prononcer par le dessin.

Les écoles de Lausanne et de Genève ne sont ni Corneille et Racine, ni Voltaire et Rousseau. Toutefois, s'il fallait continuer à les juxtaposer un instant, on verrait qu'elles présentaient à la fin des années 1970 une physionomie opposée mais complémentaire. Tandis que prédominait à Genève l'intérêt pour les luttes urbaines et la prise de position locale, Lausanne s'était ouverte «tous azimuts»: de 1975 à 1980 avaient été invités à enseigner le projet d'architecture Rob Krier, Mario Botta, Ken Frampton, Vittorio Gregotti. Tandis que l'école lausannoise comptait sur les œufs de coucou pour refaire son nid, à Genève, les enseignants cherchaient progressivement à restaurer la force de frappe de l'argumentation graphique.

Apprendre ailleurs, travailler ici

Les architectes qui accèdent aujourd'hui à la commande se sont formés au tournant des années 1970-1980, en réaction contre trois attitudes culturelles:

- a) le provincialisme, soit la répétition en retard et hors contexte;
- b) le repli sur soi, un soi superbement cantonné dans la périphérie du monde local;
- c) le rejet du discours intellectuel, tradition tenace, apologie bonasse de l'ingénuité spontanée, corrigée par le «bon sens paysan».

Dès lors, dessiner à Lausanne une vache en axonomie, exercice académique, hommage historique à la mère helvétique de Louis Sullivan, salut amical à la présence active d'Alberto Sartoris, manifestait le combat du rationalisme contre le bucolisme. Faut-il s'étonner que la Suisse française ait ignoré une décennie le phénomène majeur de l'architecture helvétique des années 1970, l'axe intellectuel et poétique Lugano-Zurich, la

te befindet sich in Genf und ist der Universität angeschlossen. Zwei bemerkenswerte Institutionen, von denen man sich fragen kann, ob sie teilweise verantwortlich sind für dieses «Durchschreiten der Wüste». Die Frage führt dazu, den geschichtlichen Augenblick zu betrachten, heute durch das Phänomen vom «Mai 68» gekennzeichnet. Beinahe unmittelbar und auf reichlich provinzielle Weise übernahm man in der Genfer Schule die romantische Rhetorik der Revolution vom Pariser Mai an der Kunstakademie und der Sorbonne; deren erstes Resultat war das Begraben des architektonischen Entwurfs, den man mit Faschismus und Kapitalismus verbunden sah. Während in Mailand und Venedig das revolutionäre Konterprojekt auch in Architekturentwürfen dargestellt wurde, verbot das gegen die Architektur ausgeprägte Tabu in Deutschland und in Frankreich die Perspektive, wenn sie axonometrisch war.

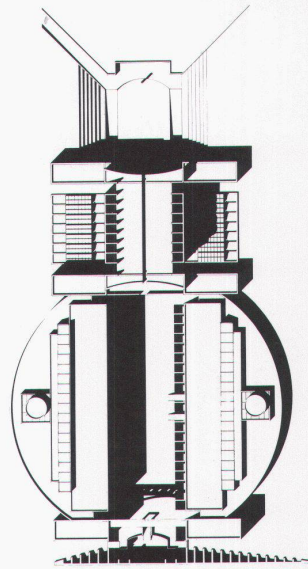
Was geschah in Lausanne? «Verwöhnter» durch das Milieu und den akademischen Unterbau warteten die Studenten und einige wenige Studentinnen das akademische Jahr zwischen 1969 und 1980 ab, um die Richtlinien des Studiums zu hinterfragen, wobei die schlechte Laune Oberhand über die dialektische Beweisführung bekam. Mehr war nicht mehr nötig, damit die Architektenvereinigungen nun ihrerseits die Legitimierung der Schule in Frage stellten. Schlussfolgerung: 1970 betrachteten die Arbeitgeberverbände des Bauwesens die Schulen von Genf und Lausanne als ihre direkten Feinde. Wie auch immer die parallele Geschichte der beiden Institute aussah, man wird zugeben können, dass die «Öde» der 70er Jahre durchschritten worden ist durch die Verhärtung der Vereinigungen, Kritik abzulehnen, und durch einen gewissen Verzicht der Schule, sich durch den Entwurf darzustellen.

Die Schulen von Lausanne und Genf sind weder Corneille und Racine, noch Voltaire und Rousseau. Wenn man sie aber einmal gegenüberstellen müsste, würde man erkennen, dass sie Ende der 70er Jahre in Opposition zueinander standen, sich aber auch ergänzten. Während in Genf der Schwerpunkt eher auf städtebaulichen Auseinandersetzungen und dem Einnehmen eines lokalen Standpunktes lag, hatte Lausanne sich nach «allen Richtungen» geöffnet: von 1975 bis 1980 waren Rob Krier, Mario Botta, Ken Frampton und Vittorio Gregotti eingeladen, Architektur zu lehren. Während die Lausanner Schule auf Kuckuckseier setzte, um ihr Nest neu zu bauen, versuchten die Lehrer in Genf zunehmend die Schlagkraft der grafischen Argumentation auf die Beine zu bringen.

Anderswo lernen, hier arbeiten

Die Architekten, denen man heute Aufträge erteilt, haben sich in den Jahren zwischen 1970 und 1980 herausgebildet, wobei sie gegen drei kulturelle Haltungen reagierten:

- a) den Provinzialismus in Form von verspäteten und unzusammenhängenden Wiederholungen;
- b) den Rückzug auf sich selbst, ein Selbst, an der Peripherie der lokalen Welt prächtig untergebracht;
- c) die Ablehnung der intellektuellen Ausdrucksweise, hartnäckige Tradition, zu gute Rechtfertigung der spontanen Unbe-



① François Jolliet, Simmental: Huldigung der Schweizer Mutter Louis Sullivans. Geschichtsübung über den Rationalismus, Triumph über das Bukolische, 1983 / François Jolliet, Simmental: hommage à la mère suisse de Louis Sullivan. Exercice d'histoire sur le rationalisme, triomphateur du bucolisme, 1983 / François Jolliet, Simmental: Homage paid to Louis Sullivan's Swiss mother. An exercise of history on rationalism, triumphing over more bucolic attitudes, 1983

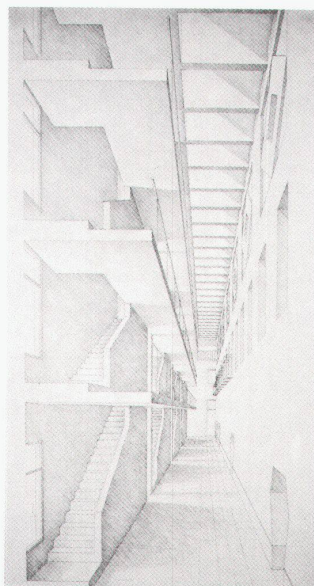
② Vincent Mangeat, Schule. Wettbewerb um das Gymnasium von Nyon, Grundriss der Bedachung, 1984. Triomphe des zivilen Bildes über das katastrophal Nichtssagende. Huldigung des Tessins / Vincent Mangeat, Ecole. Concours pour le gymnase de Nyon, plan des toitures, 1984. Triomphe de l'image civile sur l'anodin catastrophique. Hommage au Tessin / Vincent Mangeat, School. Competition concerning the Nyon grammar-school, a plan of its roof, 1984. Triumph of the civil image over catastrophic insignificance. Homage paid to the Ticino

fangenheit, korrigiert durch den «gesunden ländlichen Menschenverstand».

Von da ab manifestierte in Lausanne die Axonometrie einer Kuh, akademische Übung, historische Hommage an die helvetische Mutter von Louis Sullivan, freundschaftlicher Gruss an die aktive Präsenz Alberto Sartoris', den Kampf des Rationalismus gegen den Bukolismus. Muss man sich darüber wundern, dass die französische Schweiz ein Jahrzehnt lang das Hauptphänomen der Schweizer Architektur der 70er Jahre ignorierte, die intellektuelle und poetische Achse Lugano-Zürich, die Diskussion über den «Realismus» in der Moderne, die politische Dimension der Baugenehmigung, die Dialektik von Stahlbeton gegen das Zubetonieren der Landschaft, als ob das Tessin auf einem anderen Planeten läge? Um 1980 strebten die Wanderstudenten der französischen Schweiz ein Praktikum eher in Brüssel, London, Barcelona, Mailand, Venedig, New York an als in Zürich oder im Tessin, was, nebenbei bemerkt, vernünftig war. Im Schoss der Schule von Lausanne begünstigten der polytechnische Unterbau, das Einrichten einer didaktischen Toleranzstruktur, die Einrichtung der Gastprofessuren, die von den Ateliers ausgeübte Ausdrucksfreiheit und deren Höhepunkt in der Diplomarbeit ein erweitertes Bewusstsein, sich des «Abenteuers der Ideen» bemächtigt. Was die Schule von Genf um 1980 angeht, so wurde sie im lokalen Gerede als «Tessiner Kolonie» beschrieben. Die Fachverbände wollten ihr Interesse für die Stadtgeschichte zunichte machen, dass sie Nase, Augen und Mund inmitten des Stadtgebiets aufsperrte, sowie ihre Kritik an den zerstörerischen Auswirkungen der Bodenspekulation. Von da bis zu dem Schluss, der jüngste «Frühling» sei das Ergebnis einer begrifflichen Bereicherung, gewonnen durch den Kontakt mit dem Ausland, und eines erweiterten sozialen Bewusstseins bezüglich des gebauten Werks, ist es nur noch ein Schritt. «w b + w» hat drei in Genf und Lausanne niedergelassene junge Leute am «runden Tisch» zusammengebracht. Wie es sich mit den andern in diesem Heft dargestellten Architekten verhält, so hängt ihre augenblickliche Situation weitgehend mit der Tatsache zusammen, dass sie sich in öffentlichen Wettbewerben dargestellt haben. Man könnte bemerken, dass ihre Beharrlichkeit, Wettbewerbe zu machen, darauf hinauslief, die «Weltanschauung» der Jurys zu beeinflussen, deren Zusammensetzung sich nur wenig geändert hat. Seit fünf

③ Charles Meyer, Nicolas Deville, Heim in Venedig. Perspektive der Treppe, 1985. Huldigung an Choisy und Moneo / Charles Meyer, Nicolas Deville, Hospice à Venise. Perspective de l'escalier, 1985. Hommage à Choisy et à Moneo / Charles Meyer, Nicolas Deville, Home in Venice. Perspective of the flight of stairs, 1985. Homage paid to Choisy and Moneo

④ Marc Collomb. Die Metapher des Schiffes, New York, 1977. Ein Skizzenbuch an Stelle eines Bordbuches / Marc Collomb. La métaphore du bateau, New York, 1977. Carnet de croquis en guise de journal de bord / Marc Collomb. The metaphor of the ship, New York 1977. A book of sketches instead of a log-book



discussion sur le «Realismus», dans la modernité et la dimension politique du permis de construire, le béton armé dialectiquement contre la bétonisation du territoire, comme si le Tessin occupait une autre planète? Vers 1980 plutôt qu'à Zurich ou dans le Tessin, les étudiants voyageurs de Suisse française cherchaient un stage à Bruxelles, Londres, Barcelone, Milan, Venise, New York, choix rationnel par ailleurs. Au sein de l'école de Lausanne, l'infrastructure polytechnicienne, la mise en place d'une structure didactique de tolérance, l'institution des professeurs invités, la liberté d'expression gérée par les ateliers et sa culmination dans l'exercice de diplôme, favorisaient une conscience élargie, en prise sur l'«aventure des idées». Quant à l'école de Genève vers 1980, la rumeur locale la décrivait comme «colonie tessinoise», les corporations voulant pourfendre son intérêt pour l'histoire de la ville, le nez, les yeux et la bouche qu'elle plaçait au centre du territoire urbain et sa critique des effets destructeurs de la spéculation foncière.

De là à conclure que le «printemps» récent résulte d'un enrichissement conceptuel gagné dans le contact avec l'extérieur et d'une conscience sociale élargie de l'acte bâti, il n'y a qu'un pas. «Werk, Bauen+Wohnen» a réuni en «table ronde» trois jeunes personnes établies à Genève et à Lausanne. Comme il en va des autres architectes présents dans ce cahier, leur situation actuelle tient dans une large mesure au fait qu'ils se sont illustrés dans des concours publics. On pourrait remarquer que leur persistance à dessiner les concours a fini par influencer la «Weltanschauung» des jurys dont la composition n'a que peu varié. Depuis un lustre à Genève et à Lausanne, les responsables de l'architecture publique se sont donné un «point d'honneur»: élever la qualité de l'architecture.

Sans doute cette célébration du «printemps de l'architecture en Suisse française» paraîtra-t-elle un peu naïve aux collègues d'Allemagne et de Suisse allemande. Ces derniers pourront conclure: absente de la scène internationale depuis 1964, l'année de l'exposition nationale de Lausanne, la Suisse française est sortie de son tiède purgatoire et nous propose maintenant quelques images intéressantes. Dans l'attente de chantiers qui confirmeront l'espoir en une architecture détachée de l'anodin catastrophique, discipline ouverte à l'interrogation d'elle-même et de son histoire, donnons la parole à trois personnes actives dans le moment actuel.

Table ronde

Le premier mars 1986, «Werk, Bauen+Wohnen» réunit à Domodossola Laurent Chenu, né en 1955, Marc Collomb, né en 1953, Inès Lamunière née en 1954. Tous trois ont étudié au département d'architecture de l'EPF-Lausanne, au tournant des années 1980. Paolo Fumagalli et Jacques Gubler questionnent et écoutent.

Gubler: Dans un récent cahier d'*archithese* (no 1, 1986) intitulé *Stand der Dinge*, que l'on pourrait traduire «état des lieux», Pierre-Alain Croset décrit le «privilege de construire» acquis par de «nouvelles générations» d'architectes. Partagez-vous la conscience de former une génération nouvelle?

I. Lamunière: Croset se réfère à la notion de *risque*, nécessaire à la formulation du projet. Ce risque se place dans une situation nouvelle, postérieure à la Biennale de 1980. Nous cherchons à redéfinir la profession non plus comme groupe corporatiste, mais comme l'établissement et le respect de règles architecturales qui conduisent à des performances contrôlées. On pourrait parler de professionnalité, une professionnalité qui questionne la profession à travers les connaissances acquises pendant et après les études. Une volonté d'«économie sociale» rejoint le centre de notre travail, décrit comme performance.

Chenu: Si l'on parle de «nouvelle génération», le fait le plus important me semble celui de la *rupture*. Au moment d'entrer à l'école, nous savions que la profession était en crise. Regarder la profession nous a conduits à la rupture, peut-être une rupture de génération. La crise des années '70, la crise sociale, nous ont motivés à regarder ailleurs, à apprendre une architecture différente, à élargir le cadre de nos références.

Collomb: Je ne sais pas s'il y a eu vraiment rupture et nouvelle génération. Il faut tenir compte d'abord du «phénomène local». La Suisse romande et spécialement le canton de Vaud sont restés très longtemps en marge des tendances nouvelles. Il fallait donc trouver d'autres sources. Déjà filtrait l'émulation du Tessin. On pouvait aussi regarder la constance et la qualité de courants bien affirmés en Suisse allemande. Et surtout les «exemples étrangers» montraient qu'il était possible de tirer une leçon des «Grands Maîtres» de l'architecture moderne, d'apprendre de ces œuvres et de «vivre parallèlement». C'est dans cette *façon d'être* et de penser que nous nous retrouvons aujourd'hui, en dehors de tout clan corporatiste.

Gubler: Pendant et après vos études, vous avez tous trois «vécu parallèlement» un mouvement d'aller et de retour. Vous êtes allés apprendre ailleurs, dans les grandes villes (Londres, Rome, Milan, New York) auprès de mentors ou «personnages culturels» (Colquhoun, Slutzky, Gregotti, Portoghesi), avant de revenir dans votre ville pour chercher à y construire.

Collomb: Ne vivons-nous pas aujourd'hui une «culture planétaire»? A l'école, vers le milieu des années 1970, les enseignants avaient tiré une leçon de la crise de 1968 et adopté une attitude de tolérance et d'ouverture vers l'extérieur. L'obligation d'accomplir un stage professionnel d'une année en dehors de l'école pousse certains à rechercher une sorte d'image idéale de l'architecte, à qui nous pourrions nous identifier dans la pratique. Ayant rencontré à l'école un assistant venu des Etats-

Jahren ist es für die Verantwortlichen der Architektur öffentlicher Bauten «Ehrensache», die Qualität der Architektur zu steigern.

Sicherlich wird dieses Feiern des «Architekturfrühlings in der französischen Schweiz» den Kollegen in Deutschland und in der deutschen Schweiz ein bisschen naiv erscheinen. Letztere könnten den Schluss ziehen: seit 1964, dem Jahr der Landesausstellung in Lausanne, abseits der internationalen Szene, ist die französische Schweiz nun aus ihrem lauwarmer Fegefeuer auferstanden und unterbreitet uns ein paar interessante Vorstellungen. Geben wir, in der Erwartung auf Bauvorhaben, die die Hoffnung auf eine Architektur bestätigen, losgelöst von der katastrophalen Unbedeutendheit einer Disziplin, die offen ist für eine Selbstbefragung und für eine Befragung durch ihre Geschichte, das Wort an drei jetzt tätige Personen.

Der runde Tisch

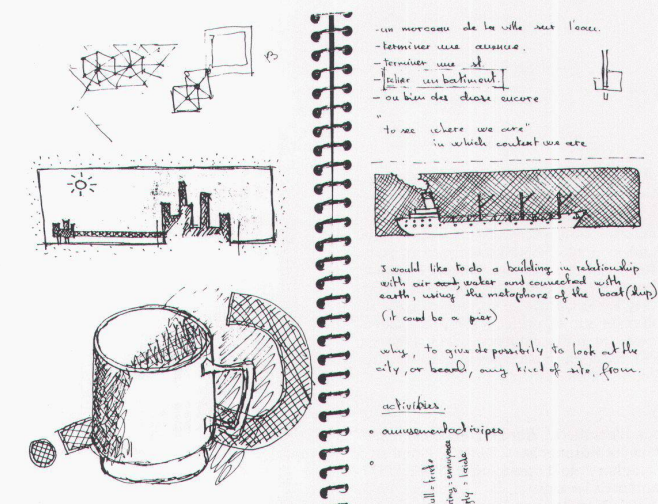
Am 1. März 1986 brachte «w b+w» in Domodossola Laurent Chenu (geb. 1955), Marc Collomb (geb. 1953) und Inès Lamunière (geb. 1954) zusammen. Alle drei haben in den 80er Jahren an der Architektur fakultät der EPF Lausanne studiert. Paolo Fumagalli und Jacques Gubler fragen und hören zu.

Gubler: In einer kürzlich erschienenen Ausgabe von *archithese* (Nr. 1, 1986) mit dem Titel *Stand der Dinge* beschreibt Pierre-Alain Croset das von «neuen Generationen» Schweizer Architekten errungene «Privileg zu bauen». Teilen Sie dieses Bewusstsein, eine neue Generation zu bilden?

I. Lamunière: Croset bezieht sich auf den Begriff des *Risikos*, der notwendig ist bei der Formulierung des Projekts. Dieses Risiko stellt sich in einer neuen, der Biennale von 1980 folgenden Situation. Wir versuchen, den Beruf nicht mehr als ständische Gruppe, sondern als die Einrichtung und Achtung von architektonischen Regeln, die zu kontrollierbaren Leistungen führen, neu zu definieren. Man könnte von Professionalität sprechen, einer Professionalität, die den Beruf über die während und nach dem Studium erworbenen Kenntnisse befragt. Zu dem Kern unserer Arbeit kommt der Wille zu «sozialer Wirtschaftlichkeit», dargestellt als Leistung, hinzu.

Chenu: Wenn man von «neuer Generation» spricht, so scheint mir der *Bruch* dabei das wichtigste Faktum zu sein. Seit dem Eintreten in die Schule wussten wir um die Krise, in der der Beruf steckt. Die Berufsauffassung hat uns zu dem Bruch geführt, vielleicht dem Bruch einer Generation. Die Wirtschaftskrise der 70er Jahre und die soziale Krise dienten uns als Anlass, eine andersartige Architektur zu erlernen, das Spektrum unserer Möglichkeiten zu vergrössern.

Collomb: Ich weiss nicht, ob es tatsächlich einen Bruch und eine neue Generation gab. Man muss zunächst das «lokale Phänomen» berücksichtigen. Die französische Schweiz und vor allem der Kanton Waadt hatten bezüglich neuer Tendenzen sehr lange eine Randposition. Man musste also andere Quellen finden. Schon schlug das Wetteifern innerhalb des Tessins durch. Auch konnte man die Beständigkeit und die Qualität von Strömungen beobachten, die sich in der deutschen Schweiz durchgesetzt hatten. Und vor allem die «ausländischen Beispiele»



4

le» zeigten, dass es möglich war, eine Lektion von den «grossen Meistern» der Architektur-Moderne zu lernen, von diesen Werken zu lernen und dabei «parallel zu leben». Dies ist die *Art des Seins* und des Denkens, in der wir uns heute befinden, ausserhalb jeglichen ständischen Klüngels.

Gubler: Während und nach Ihrem Studium haben Sie alle drei eine Bewegung des Kommens und Gehens erlebt. Sie sind weggegangen, um anderswo, in grossen Städten (London, Rom, Mailand, New York), bei wichtigen Mentoren oder «kulturellen Persönlichkeiten» (Colquhoun, Slutzky, Gregotti, Portoghesi) zu lernen. Dann sind Sie wieder in Ihre Stadt zurückgekehrt und trachten, dort zu bauen.

Collomb: Erleben wir nicht heute eine «planetarische» Kultur? Mitte der 70er Jahre hatten die Lehrer an der Schule ihre Lektion aus der 68er Krise gelernt und eine Haltung der Toleranz und Öffnung nach aussen hin angenommen. Die Pflicht, ein einjähriges Berufspraktikum ausserhalb der Schule zu absolvieren, veranlasst manche, das Idealbild eines Architekten zu kreieren, mit dem wir uns in der Praxis identifizieren könnten. Da ich an der Schule einen Assistenten aus den USA kennengelernt hatte, wollte ich in New York studieren, und es gelang mir, bei Cooper Union unterzukommen, wo ich ein anregendes Arbeitsklima und überzeugte Leute antraf, die in einer kleinen Gruppe daran arbeiteten, den Problemen auf den Grund zu gehen. Mir sind aus dieser Zeit kein formales und überall anwendbares Wissen, keine «Fetisch-Objekte» oder überragende Leistungen geblieben, aber eine Arbeitsmethode, die man auch anderswo als in New York anwenden kann.

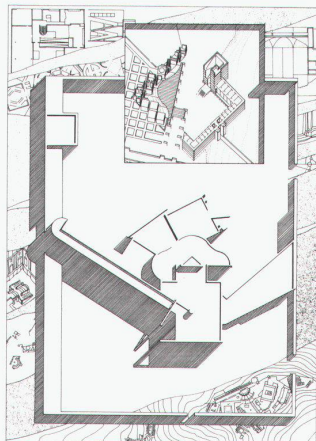
Chenu: Ich schätze, dass der Beitrag, der der Schule durch die Gastprofessoren zuteil wurde, logischerweise einer gewissen Leere entsprach, die am Institut vorherrschte. Die Augen wurden uns geöffnet durch Leute, die anderswoher kamen, eben durch die Gastprofessoren. Auf diese Weise traf ich Vittorio Gregotti zum erstenmal. Er hat mir beigebracht, dass man versuchen muss, die Architektur im Rahmen der zeitgenössischen Kunst, der Philosophie und der Geschichte anzusiedeln. Ich beschloss, ein Praktikum in Venedig zu machen, wodurch ich an der Universität die Veranstaltungen von Tafuri und Cacciavi besuchen konnte. Hierher zurückgekehrt, brachten wir ein politisches Bewusstsein und eine intellektuelle Haltung der Strenge in der Ausübung unserer Arbeit mit.

5

Laurent Chenu. Zentrum für Gegenwartskunst in Genf, 1983. Skizzenbuch an Stelle einer Reflexion über das Projekt / Laurent Chenu. Centre d'art contemporain de Genève, 1983. Carnet de croquis en guise de réflexion sur le projet / Laurent Chenu. Centre of Contemporary Art in Geneva, 1983. A book of sketches in place of a reflection on the project

6

Inès Lamunière, Patrick Devanthery. Das Haus des Historikers, 1983. Thema und Variation / Inès Lamunière, Patrick Devanthery. La maison de l'historien, 1983. Thème et variation / Inès Lamunière, Patrick Devanthery. The house of the historian, 1983. Theme and variation



5

Unis, j'ai voulu étudier à New York et il m'a été possible de m'inscrire à Cooper Union, où j'ai trouvé un cadre de travail stimulant et rencontré des personnes convaincues travaillant en petite équipe à approfondir les problèmes. Je n'en ai pas retiré un acquis formel immuable et passe-partout, des «objets fétiches» ou des performances supérieures, mais une méthode de travail qui peut s'appliquer ailleurs qu'à New York.

Chenu: J'estime que l'apport extérieur fourni à l'école par les professeurs invités correspondait logiquement à un certain vide présent au sein de l'établissement. L'ouverture nous a été donnée par des gens venus d'ailleurs, les professeurs invités. C'est ainsi que j'ai pu rencontrer Vittorio Gregotti une première fois à Lausanne. Il m'a appris qu'il fallait chercher à situer l'architecture dans le cadre de l'art contemporain, de la philosophie et de l'histoire. J'ai choisi d'aller en stage à Venise, ce qui m'a permis de suivre à l'Université les cours de Tafuri et de Cacciari. Revenant ici, nous ramenons une conscience politique et une attitude intellectuelle.

I. Lamunière: Rétrospectivement, tant pour moi que pour mon associé, je vois que nos études – qu'il ne faudrait surtout pas mythifier – ont débouché sur une phase continue de «postformation», en rapport à trois questions: 1° le rôle social de l'architecte, 2° l'amplification et l'approfondissement des connaissances, 3° la rencontre des idées et des «Maîtres». C'est en Italie que nous avons appris à situer notre travail dans sa dimension politique. Nous avons quitté Genève pour découvrir tactilement d'autres lieux, d'autres villes, y vivre, voir cette question de l'échelle urbaine, visiter des œuvres importantes, observer des contextes physiques. Nous voulions aussi rencontrer des idées, échanger des idées avec des «Maîtres», non pas nous soumettre à un apprentissage formel, mais trouver des «Maîtres» plus proches de nos lectures que de nos projets. Mon stage à Londres chez Alan Colquhoun m'a appris que l'architecture moderne était une histoire, non pas une sorte de vécu ambiant. Chez Paolo Portoghesi ensuite, par des voies «rhétoriques» et imaginatives, nous avons découvert la question de la «modernité», inhibition possible, et le cadre historique du baroque romain. Nous avons eu la chance de travailler aussi avec Joseph Ryckwert, qui nous a enseigné la méthode «scientifique» et historique du projet. Rentrés à Genève, nous avons noué des contacts avec l'ensemble de la Suisse. A l'école de

Zürich, j'ai assisté Franz Oswald, puis Werner Oechslin. Mon associé travaille avec Bruno Reichlin, à l'école de Genève. Tardivement, nous avons découvert la Suisse comme entité, comme voyage, comme lieu d'apprentissage. Finalement, je reviendrais presque à cette notion de «génération», non pas «la génération d'avant» et «la génération d'après», mais une sorte de *coalition* face à l'existence de problèmes architecturaux. C'est à nous, de prendre ce *risque*.

Fumagalli: Vous avez évoqué la marginalité de votre position d'une part, et d'autre part la marginalité de la Suisse française. Je m'étonne de cette attitude en raison de l'importance internationale d'une ville comme Genève, ou du poids des deux écoles de Lausanne et de Genève.

I. Lamunière: Il me semblerait plus juste de parler de centre et de périphérie, pour reprendre le discours des historiens italiens, Castelnovo et Ginzburg. Par analogie on pourrait dire que Genève et Lausanne forment des centralités économiques et politiques, mais des périphéries culturelles.

Collomb: Selon la «filière normale» le diplôme conduit dans un bureau préexistant et le travail consiste à apprendre la routine actuelle pour la prolonger. Mais il existe une autre voie qui consiste à prolonger l'enseignement que nous avons tous reçu, à savoir que chaque projet est une recherche, un acte de réflexion. Comme Corbu, nous voulons «revenir au début», nous soucier du prototype et de l'histoire, ne pas répéter les modèles de la pratique courante. Agissant de la sorte dans notre région, la profession nous reléguait dans la marginalité, on devrait dire la minorité. Le retour au pays n'a pas été le retour aux «Racines». Il s'est trouvé qu'avec mon frère et un condisciple, nous souffrions de ce provincialisme.

Chenu: La «marginalité» n'existe pas pour moi. Je préfère le terme de «tendance» qui signifie la confrontation dans la pratique. Je suis rentré en Suisse française parce que j'avais la possibilité de construire un projet, à l'intérieur d'un budget et de moyens extrêmement pauvres, une provocation au rêve. Notre «tendance» permet de créer des structures et des lieux de travail plus collectifs, de regrouper des personnes venues d'ailleurs. Inès a appris à Londres et à Rome, Marc à New York.

I. Lamunière: Le pseudo-problème de la «marginalité» devrait se voir sous l'œil de ce «régionalisme critique» dont parle Ken Frampton.

Gubler: La notion romantique de «marginalité» implique une atomisation qui me semble contraire au regroupement de «forces» ou d'une «tendance» locales.

Collomb: Nous ne voulons pas qu'il y ait un groupe dominé et un groupe dominant. Nous demandons que la «marginalité» soit reconnue et qu'elle puisse faire son travail.

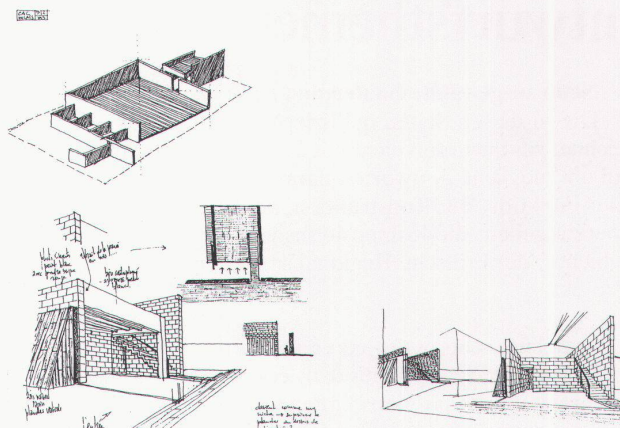
Chenu: Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'être «reconnu», en Suisse ou ailleurs. L'acquis que nous avons gagné à l'extérieur, dans nos stages, nos voyages et nos rencontres, nous permet aujourd'hui de faire un travail rigoureux et de nous prononcer sur la gestion politique et architecturale de notre ville. Que nous nous trouvions aujourd'hui à Genève, Lausanne, Neuchâtel, Bienne ou dans le Valais, c'est par la rigueur de notre attitude que se jouera notre besoin d'exister.

I. Lamunière: Rückblickend sehe ich, und dies gilt für mich ebenso wie für meinen Partner, dass unsere Studien – die man vor allem nicht mystifizieren sollte – in einer fortlaufenden Phase der «Weiterbildung» im Zusammenhang mit drei Fragen mündeten: 1) die soziale Rolle des Architekten, 2) die Erweiterung und Vertiefung der Kenntnisse, 3) das Aufeinandertreffen der Ideen und der «Meister». In Italien haben wir gelernt, unsere Arbeit in ihrer politischen Dimension einzuordnen. Wir haben Genf verlassen, um andere Orte, andere Städte zu erfahren, um dort zu leben, dieser Frage des städtebaulichen Massstabs nachzugehen, bauliche Kontexte zu erforschen. Wir wollten auch Ideen kennenlernen, mit «Meistern» Ideen austauschen, uns nicht einer formalen Lehre unterwerfen, aber «Meister» finden, die unserer Lektüre näher waren als unsern Projekten. Durch mein Praktikum in London bei Alan Colquhoun habe ich gelernt, dass die moderne Architektur Geschichte ist, nicht eine Art von gelebtem Ambiente. Danach haben wir bei Paolo Portoghesi auf «rhetorischen» und phantasievollen Wegen die Frage des «Modernismus» entdeckt, wobei Vorbehalte möglich waren, und die Frage des historischen Rahmens des römischen Barock. Wir hatten auch das Glück, mit Josef Ryckwert arbeiten zu können, der uns die «wissenschaftliche» und historische Annäherungsweise an ein Projekt beigebracht hat. Zurück in Genf, haben wir Kontakte in der ganzen Schweiz geknüpft. An der Zürcher Schule wurde ich zunächst Assistentin bei Franz Oswald, dann bei Werner Oechslin. Mein Partner arbeitet an der Genfer Schule mit Bruno Reichlin zusammen. Wir entdeckten langsam die Schweiz als Entität, als Reise, als Ort, an dem man lernen kann. Schliesslich kam ich fast auf diesen Begriff der «Generation» zurück, nicht «die Generation vorher» oder «die Generation nachher», sondern einer Art «Koalition» angesichts der Existenz architektonischer Probleme, die in Zürich, Basel, Lausanne und Genf ähnlich sind. Wir sind es, die durch die Methoden und den Prozess der Realisierung dieses *Risiko* zu tragen haben.

Fumagalli: Sie haben die Randexistenz Ihrer Position einerseits und die der französischen Schweiz andererseits angesprochen. Diese Haltung erstaunt mich wegen der internationalen Bedeutung einer Stadt wie Genf oder wegen des Gewichts, das die beiden Schulen von Lausanne und Genf haben.

I. Lamunière: Mir scheint, es wäre richtiger, von Zentrum und Peripherie zu sprechen, um mit den italienischen Historikern des Mittelalters Castelnovo und Ginzburg zu sprechen. Analog dazu könnte man sagen, dass Genf und Lausanne wirtschaftliche und politische Zentren sind, kulturell gesehen aber peripher sind. Wir versuchen hier, ausgehend von anderswo erlebten Anschauungen, eine Diskussion in Gang zu setzen, die direkt die Geschichte und die Architektur unserer Stadt betrifft.

Collomb: Dem «normalen Gang» entsprechend, führt einen das Diplom in ein bereits existierendes Büro, und die Arbeit besteht darin, die bestehende Routine zu erlernen, um sie fortzusetzen. Es gibt aber einen anderen Weg, der darin besteht, das, was wir alle gelernt haben, auszudehnen, dass nämlich jedes Projekt ein Erforschen, ein Akt der Überlegung ist.



6

Wie Corbu wollen wir «an den Anfang zurückkehren», uns um den Prototyp und die Geschichte kümmern und nicht die Muster der herrschenden Praxis wiederholen. Indem wir in unserer Region auf diese Art agierten, verbannte uns der Beruf zu einer Randexistenz, zu einer Minderheit, könnte man sagen. Die Rückkehr ins eigene Land bedeutete nicht die Rückkehr zu den «Wurzeln». Es stellte sich heraus, dass ich, zusammen mit meinem Bruder und einem Studienfreund, unter diesem Provinzialismus litt. Zu dritt konnten wir uns Kraft geben in unserer Hoffnung, innerhalb der Randexistenz stark zu werden.

Chenu: Die «Randexistenz» gibt es für mich nicht. Ich ziehe den Begriff «Tendenz» vor, der die Konfrontation in der Praxis bedeutet. Ich bin in die französische Schweiz zurückgekehrt, weil ich die Gelegenheit hatte, innerhalb eines sehr beschränkten Budgets und mit wenigen Mitteln ein Projekt zu verwirklichen; es war eine Herausforderung meiner Träume. Unsere «Tendenz» erlaubt es uns heute, die Arbeitsstrukturen und -plätze kollektiver zu gestalten, Leute zusammenzubringen, die von anderswo kamen. Inès hat in London und Rom gelernt, Marc in New York.

I. Lamunière: Das Pseudoproblem der «Randexistenz» sollte aus dem Blickwinkel des «kritischen Regionalismus» betrachtet werden, von dem Ken Frampton spricht.

Gubler: Der romantische Begriff der «Randexistenz» impliziert eine Zersplitterung, die mir als konträr zu der Umschichtung lokaler «Kräfte» oder einer lokalen «Tendenz» erscheint.

Collomb: Wir möchten nicht, dass es eine dominierte und eine dominierende Gruppe gibt. Wir fordern die Anerkennung der «Randexistenz» und dass wir innerhalb dieser Randexistenz unsere Arbeit machen können.

Chenu: Ich glaube nicht, dass es notwendig ist, in der Schweiz oder sonstwo «anerkannt» zu sein. Das, was wir im Ausland aus unsern Praktiken, Reisen und Begegnungen gelernt haben, ermöglicht uns heute, eine rigorose Arbeit zu machen und unsere Meinung sagen zu können über die politische und architektonische Verwaltung unserer Stadt. Dass wir heute in Genf, Lausanne, Neuenburg, Biel oder in der Waadt leben, liegt an der Rigorosität unserer Einstellung, dass es um unser Existenzbedürfnis gehen wird.